

« HIGIENIC PRESERVATIVE AGAINST VARIOUS MALADIES »

Avant d'entrer dans l'immobilité (la vénérabilité), le passé, pendant une brève période, est mobile, comme s'il conservait encore un peu de vie, comme l'auto qui continue encore de rouler pendant un instant après que le moteur est arrêté. C'est là le moment « critique » du passé : sa période de formation. Avant de devenir vénérable, le passé doit traverser une période d'épreuve durant laquelle il est mis au pilori. C'est là la condition présente du XIX^e siècle. Présentement, le XIX^e siècle est au pilori. Nous pouvons même dire que la période où il était un objet de raillerie est sur le point de s'achever et que déjà apparaissent des signes montrant que le XIX^e siècle lui aussi est sur le point d'entrer dans l'immobilité et de devenir vénérable...

Alberto Savinio, *Maupassant et l'« Autre »* (1944).

C'est sur ses villes que se pratique l'autopsie de ce siècle. Sur les cadavres, sur les cires jadis vivantes des passages, des salons, des halls et des rues des expositions universelles s'affairent quelques médecins

légistes, ouvrant des cervelles où le nom des rues serait inscrit en petits caractères comme sur un plan¹. Le choc et la dégradation entraînés par les embellissements de Paris couchaient une ville défunte. Des cités enfouies avaient été sol et fondation pour d'autres cités, mais l'histoire des villes de l'industrie ne fut pas aux mains d'archéologues : nées d'un sol sans trace, inattendues, on ne les disait pas faites couches après couches. Leur mort cessa d'être leur préhistoire : les hygiénistes la reconquirent dans la dégénérescence de plaies mécaniques. Le XIX^e siècle, écrivait E. Bloch, est une mine qui ne fournit pas d'œuvres d'art comme les siècles précédents, mais des copies savantes du passé, des archétypes libérés par l'effondrement². Balzac s'était enthousiasmé pour un Cuvier « rebâtissant des cités avec des dents », « repeuplant mille forêts avec des populations de géants retrouvées dans le pied d'un mammouth », mais l'hygiène exalte une époque qui est celle de l'expérimentation de l'homme à partir de déchets. La ville ne passe plus sur le corps de ses fossiles. Le tracé des villes à naître dessine les plans d'un abattoir pour dégénérés, et distribue par quartiers les équipements urbains de la mort lasse, des müden Todes. « Il septembre, rue Toullier. C'est donc ici que les gens viennent pour vivre ? Je serais plutôt tenté de croire que l'on meurt ici. Je suis sorti. J'ai vu des hôpitaux. J'ai vu un homme qui chancelait et s'affaissa. Les gens s'assemblèrent autour de lui et m'épargnèrent ainsi la vue du reste. J'ai vu une femme enceinte. Elle se traînait lourdement le long d'un mur haut et chaud, et étendait de temps à autre les mains en tâtonnant, comme pour se convaincre qu'il était encore là. Oui, il y était encore. Et derrière lui ? Je cherchai sur mon plan : maison d'accouchement... La rue commença à dégager de toutes parts des odeurs. Autant que je pouvais distinguer, cela sentait l'odioforme, la graisse de pommes frites, la peur. Toutes les villes sentent en été. Puis j'ai vu une maison singulièrement aveugle. Je ne la trouvais pas sur mon plan, mais je vis au-dessus de la porte une inscription encore assez lisible : Asile de nuit. A côté de l'entrée étaient inscrits les prix. Je les ai lus. Ce n'était pas cher »³. Tous les débris de la civilisation placés aux Incurables, le vieux, le crevassé, le pourri, le tremblant, le rongé, le manchot, le borgne, l'invalidé, l'expirant, c'est cela qu'il faut détruire. Le XIX^e siècle, c'est le corps des victimes interrogé.

1. P. Mac Orlan, préface à A. Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, tr. fr., Paris, 1970.

2. E. Bloch, *Héritage de ce temps*, tr. fr., Paris, 1977.

3. R.M. Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, tr. fr., Paris, 1966.

Maisons singulièrement aveugles

*Le romantisme a dénoncé la perfidie des façades : « les rues m'apparaissent comme des files de maisons contrefaites, avec leurs habitants fous »⁴. Dans le ghetto de Prague, les maisons, poussées au hasard, avaient le pouvoir de se priver de vie et de sentiment durant le jour, mais la nuit, hostiles et contractées dans une indicible méchanceté, elles réclamaient leur vie avec usure à leurs habitants irréels. Peut-être valait-il mieux tenir ses yeux sur les trottoirs, sur « le bon pavé, sûr et solide... Ses regards remontaient le long des façades, les scrutaient, s'assuraient de leur immobilité : elles ne bougent pas, et pourtant elles ont tant de fenêtres et pourraient facilement se pencher en avant. Le mouvement pourrait se communiquer aux toits. Ils pourraient se mettre à danser, à se balancer. Les toits pourraient glisser, en biais, comme un chapeau qui vous quitte ; pas difficile, puisqu'ils sont là tous, alignés sur le même plan oblique. Mais ils sont cloués, soutenus par de grosses poutres »⁵. Jusqu'à Haussmann, les façades ne furent pas remarquables : le regard du romancier (E. Sue, par exemple) s'y posait rarement, et seulement pour noter qu'elles n'offraient « rien de particulier »⁶. Parois transparentes, c'était comme si elles avaient disposé des périscopes pour les regards et des portes battantes pour des corps passe-muraille, ne protégeant que peu des intimités encore à naître. Balzac voulait montrer Paris « en le parcourant en hauteur, en largeur, en allant du faubourg Saint-Germain au Marais, de la rue au boudoir, de l'hôtel à la mansarde ». Les concierges empêchaient que la rue passe au salon. Dans *Vorge contre Quinette*, Jules Romains rapporte qu'il aurait existé à Paris 365 appartements communiquant clandestinement : la ville se dérobaient dans ses souterrains, dans ses égouts et dans ses catacombes⁷. Les intimités seraient-elles la condition d'apparition des façades ? Seule la rue haussmannienne, la rue des expositions universelles, prolongeant les salons et leurs artifices (palmiers d'appartement, motif des chameaux, cachemire), laissa la rue sur le seuil en édifiant ces façades à grandes baies, à balcons, à enseignes, la monstruosité des détails de pierre, la fonte grossière et les cariatides. « C'est la rue des expositions*

4. L. Tieck, cité par L.H. Eisner : *L'Ecran démoniaque*, Paris, 1965.

5. A. Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, 145.

6. M. Fargeaud, « Mythe et réalité de Paris dans la littérature romanesque du XIX^e siècle », *Le Parisien chez lui au XIX^e siècle*, Paris, 1976.

7. Voir G. Leroux : *La double vie de Théophraste Longuet*, et *Le Fantôme de l'Opéra*.

universelles et un historicisme qui permettait tout à tout le monde »⁸. L'ostentation des quartiers nouveaux — de la rue du flâneur, tantôt paysage et tantôt boutique⁹ —, de la rue du Grand Magasin, se banalisait d'ailleurs dans le décor de la rue populaire : usines et passants, ouvriers et becs de gaz, commerces, garages et photos sportives exposées à la devanture d'un fabricant de chaussures sur mesure dans la rue de la Grange-aux-Belles¹⁰. Quand Zola décrivait la façade de la maison de rapport où loge la sœur de Coupeau et son mari — cinq étages sur la rue, quinze fenêtres à la file avec leurs persiennes noirâtres, aux lames brisées, quatre boutiques au rez-de-chaussée, un porche immense et rond qui laisse apercevoir « le coup de jour blafard d'une grande cour »¹¹ —, c'est la rue populaire encore sans décor, la rue des casernes, des prisons, des hôpitaux, la rue de la ville industrielle. C'est que les cours, les escaliers graisseux et obscurs, les corridors (tuyauterie de portes alignées « comme des portes de prison ou de couvent »), ont passionné les romanciers plus que les façades, auxquelles ils s'opposent comme la misère de murs sans peinture ni papier à la richesse emphatique et sobre des palais bancaires. Les façades, étuis des intimités, ont tranché la ville en deux : la rue des marchandises et de la foule, espaces libres du flâneur ; et les cours, les couloirs et les cages d'escalier, espaces confinés de l'hérédité et de la ville-qui-rend-fou¹². Avec comme moyen terme, les passages baignant le piétinement des marchandises au milieu des phosphorescences de fièvre des filles publiques « en cheveux » ou « en chapeau ».

Ces immeubles de rapport, que Balzac appelait des « maisons de produit », « phalanstères en moëllons qui logent trente familles », enfermaient le carré de la cour de quatre façades régulières, rayées par les égouttements des toits, aux fenêtres sans persiennes avec leurs vitres ternies « regardant leurs intérieurs stupides avec reproche »¹³, et logeaient, selon Zola, trois cents locataires. Alignements surpeuplés, les « rookeries » londoniennes¹⁴, les Mietskasernen berlinoises, abritaient leurs cohortes de sous-locataires et de « coucheurs » à qui les ménages ne louaient qu'un

8. E. Bloch, *Héritage de ce temps*, 356.

9. W. Benjamin, « Paris, capitale du XIX^e siècle », *Poésie et Révolution*, Paris, 1971.

10. Cf. E. Dabit, *Hôtel du Nord*, Paris, 1929.

11. E. Zola, *L'Assommoir*, chapitre 2.

12. Sur la ville-qui-rend-fou, voir G. Nivat, préface à Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, « Folio », t. 1.

13. L. Aragon, *Le Libertinage*, Paris, 1924.

14. Jenni Calder, *The Victorian Home*, Londres, 1977.

lit, voire un lit de telle à telle heure. Le logement débordait de toute sa misère, orage organique de puanteur, de cohue et de lubricité, dans cette rue que les hygiénistes lui commandaient de fuir. « Du haut en bas, les logements trop petits crevaient au dehors, lâchaient des bouts de leur misère par toutes les fentes »¹⁵. Une lave de promiscuités et d'odeurs de cuisine charriait des cadavres de désordre, d'usine et de poussière, suicides aux dires de l'hygiène. De là cette peur du XIX^e siècle, que l'« odeur fade des logis pauvres » ne vienne infecter le « luxe violent des vestibules », la « paix morte des salons bourgeois » (Zola). Curieux tropisme, dans ces villes où la ségrégation spatiale n'était encore, le plus souvent, qu'une tendance, qu'un effort : l'intérieur bourgeois des années soixante à quatre-vingt dix ne peut abriter lui aussi qu'un cadavre. L'appartement bourgeois rêve en tremblant d'un meurtrier anonyme ; les chambres, la maison, le mode de vie, dominés du berceau jusqu'à la tombe par la « décoration historique », entassement de pacotilles et de peluches, interdisaient la fuite de l'habitant¹⁶. C'est pourquoi la seule analyse satisfaisante du mobilier de ce siècle est celle des romans policiers : « la disposition des meubles est aussi la topographie des pièges mortels et l'enfilade des pièces impose à la victime le trajet de sa fuite »¹⁷. La formation des intimités avait illico instauré la terreur comme imagination propre aux appartements (Arsène Lupin et Fantômas, alias le meurtrier anonyme). C'est seulement au tournant du siècle que les choses vont prendre une figure vraiment moderne. Des médecins, s'alliant les femmes, feront de l'entretien du foyer une science — « the home is a manageable unit of living, manageable by a woman »¹⁸ — et des ménagères, « les inspectrices vigilantes de l'hygiène morale »¹⁹. Des ingénieurs s'empareront des intérieurs paisibles et les aboucheront à la machinerie des sous-sols, aux conduites du gaz, aux canaux des égouts, des eaux courantes, aux boyaux des fils électriques, pour appliquer sur l'épiderme domestique et scientifique des intimités, une hygiène mentale de laboratoire. Comme les cathédrales avaient été la réussite de l'âge gothique, et le mobilier celle du rococo, leurs machines eurent pour véritable réussite les W.C. et la salle de bain. Etabli sur l'alliance des médecins et des ingénieurs, l'armement sanitaire des intimités

15. E. Zola, *L'Assommoir*, *ibid.*

16. E. Bloch, *Héritage de ce temps*, 354.

17. W. Benjamin, « Sens unique » (1928), dont des extraits ont paru en français dans *Les Lettres Nouvelles*, avril 1976.

18. J. Calder, *The Victorian Home*.

19. Dr J.A. Doléris et J. Bouscatel, *Hygiène et morale sociales*, Paris, 1918.

projetait déjà son triste rêve : l'orientation biologique convenable des familles.

Asile de nuit

Il y a, dans l'hygiène du XIX^e siècle, une théorie du plaisir des villes. Le vent des boulevards, l'exhalaison d'une nuit d'été répandent le vice en un fluide subtil, et la maladie, avec ses sueurs et ses yeux fous, souffle des haleines de crasse. Longtemps, l'hygiène s'est inquiétée des physiologies cadavéreuses de ces populations « horribles à voir, hâves, jaunes, tannées »²⁰ ; l'atmosphère des foules, le manque d'air, peut-être l'habitude du vice faisaient cette parisienne « blême, ardente, étiolée... (ses) yeux semblaient plus inquiets parce que ne les égayait pas la rougeur des joues »²¹. Puis vint l'idée d'une ville faisandée où, sur la chair, la maladie et la mort, croîtraient vices, crasses et désirs. Chairs de baigne et d'hôpital, c'était des voyageurs errant entre la vérole et la prison. « La vanité, la gaieté, la luxure marchaient dans les lumières. L'air en était échauffé... Paris semblait un chien las qui court encore après sa chienne »²². Prostitution, syphilis, alcool et crime forment le quadrilatère du plaisir²³, d'un plaisir qui est à la fois le prototype de tout fléau social, et la monnaie sexuelle d'une lutte des classes « fin de siècle », coûts d'aristocrates et de lutteurs de foires.

J'ai couché cette nuit entre deux débardeurs
Qui m'ont débarrassé de toutes mes ardeurs²⁴.

20. Balzac, *La Fille aux yeux d'or*.

21. M. Proust, *La Prisonnière*, t. 1.

22. Ch.-L. Philippe, *Bubu de Montparnasse*, Paris, 1901.

23. Cf. A. Dumas, *Les Mohicans de Paris* (1854), qui décrit ainsi le « Paris physique et moral de la Restauration » : « Dans les autres bals on ne danse pas non plus : on *chahutte*. La *chahutte* était une danse ignoble, laquelle était, au cancan, ce que le brûle-gueule et le tabac de caporal sont au cigare de La Havane. Au-dessous de tous les lieux que nous venons de nommer, et qui descendent du théâtre à la guinguette, et de la guinguette au cabaret, sont les bouges immondes qu'on appelle les tapis-francs. Ce sont tout simplement des réceptacles de voleurs de toutes les catégories. Pour veiller sur toutes ces populations de forçats libérés, de filous, de filles, de voleurs de toute sorte, de bandits de toute espèce, il n'y a que six inspecteurs et un officier de paix par arrondissement ; — les sergents de ville ne sont point encore créés et ne le seront qu'en 1828, par M. de Belleyme. Aujourd'hui, aucun de ces tapis-francs n'existe plus : les uns ont disparu dans les démolitions que nécessitent les embellissements de Paris ; les autres sont fermés, éteints, morts ».

24. J. Lorrain.

Richesse et misère distribuent, dans le plaisir, un espace qui tapisse la ville obscène, où la lutte sociale s'échange contre « quelque chose d'aigu et d'épais comme une vie alcoolique et fatiguée »²⁵. De là que la syphilis et l'alcool aient été des maladies populaires, sans doute parce que le peuple y reconnaissait son plaisir ; de là que des cultes instinctifs, bien qu'à peine esquissés, aient été voués à l'ivresse, à des soulographies inhumaines, histriennes, monstrueuses, poussant parfois au néronisme²⁶, ou bien à la vérole : « les accidents de la vérole ressemblent à la prison que l'on peut éviter, ou de laquelle on sort implacable et fortifié »²⁷.

La peste établie dans une cité²⁸, les cadres réguliers des villes s'effondrent, il n'y a plus de voirie, plus de police, d'armée, de municipalité. Les morts encombrant les rues, et leurs pyramides croulantes barrent des quartiers entiers. C'est alors que les maisons s'ouvrent et que les pestiférés se répandent en hurlant dans la ville. L'épidémie installe, au plus fort, une ambiance de fête foraine, mais laisse, à son reflux, sédimenter la cendre morte des camps levés. « Par le peu d'ordre qui se pratique, les morts gisent dans les rues. Ils y pourrissent à demi, sans être enterrés. J'ai eu bien de la peine à en faire enlever plus de cent cinquante qui étaient autour de ma maison à demi pourris et rongés par les chiens. Déjà l'infection s'étendait chez moi, de sorte que je me voyais forcé d'aller loger ailleurs. Le spectacle et l'odeur des cadavres dont les rues sont pleines ne pouvait se soutenir ni l'un ni l'autre. J'ai été forcé de demander un corps de garde pour empêcher en partie qu'on apporte encore des cadavres dans les rues environnantes »²⁹. Puis, il y a des paroxysmes de pillages dans les maisons ouvertes. La rixe fait voir le même mécanisme que l'épidémie. On ne peut rien dire de son origine : « il y a des nuits fatidiques... Il ne s'agit qu'exceptionnellement d'histoires de femmes, ou de crimes crapuleux... mais neuf fois sur dix, de folie collective, de panique, de tristesse, de cafard, de coup de bambou qui dégénèrent en émeute, voire en révolte gratuite... C'est irrésistible et infreinerable. Les individus n'y sont pour rien »³⁰. Mais surtout, l'épidémie

25. Ch.-L. Philippe, *ibid.*

26. B. Cendrars, *Bourlinguer*, Paris, 1948. (« Rotterdam : la grande rixe »).

27. Ch.-L. Philippe, *ibid.*

28. A. Artaud, « Le Théâtre et la peste », dans *Le Théâtre et son double* (1938), Paris, 1964.

29. Belsunce, évêque de Marseille, 3 septembre 1720, cité par J. Aynard, « Introduction » au *Journal de l'année de la peste de Londres* de D. Defoe, Paris, 1975.

30. B. Cendrars, *ibid.*

et la rixe préparent une autre ville, non plus la cité souterraine, mais celle qui, démolissant l'enchevêtrement des ruelles et des impasses, des îlots mal construits, édifie les grandes perspectives des masses sans individualité agencées par l'état d'exception.

Taylor a imposé son slogan : sus à la flânerie !

Fallait-il se lamenter si la misère, l'épidémie ou le plaisir assommaient les pauvres, et « libéraient » les villes du surplus des contagieux, des indigents, des contrefaits et des frénétiques ? L'hygiène voulait gouverner au moyen d'« une économie dirigée des mouvements démographiques », et tenter une « politique négative des populations »³¹, projet discret animant les technologies du despotisme jusqu'à ce que le nazisme, et Staline, en aient fait l'héritage de ce temps. L'hygiéniste au style rude a su imposer, quand il le fallait, l'urgent « devoir de dépeupler ». « Il est peut-être choquant, déclarait un philanthrope anglais, quand il s'agit d'hommes créés à l'image de Dieu, mais il est vrai de dire que l'extinction des sans-emploi ajouterait à la richesse du pays »³². Dépeupler méthodiquement, repeupler impitoyablement : le XIX^e siècle ne conçoit pas les villes sans imaginer des moyens qui sont ceux de la terreur. Mais comment échapper à l'asymétrie qui saisit les villes aux prises avec l'ultimatum démographique ? Comment poursuivre l'objectif constant de désurbaniser, de limiter les croissances, de contenir les volumes des centres métropolitains, quand il est avéré que seule la grande ville produit les masses pour les intérêts de la domination, que seule elle peut atteindre et attirer les populations nombreuses qui sont la superstition de l'Etat, et donner à la foule informe et sans cohésion la forme de la communauté au sens où « la guerre civile allemande s'est convertie dans la communauté du peuple allemand »³³ ?

Aux rues des expositions universelles succédèrent des larges avenues et des stades de parade, des espaces vides à l'exception d'ombres bien nettes (à la manière des places de Chirico), des rues tracées tout exprès pour les défilés militaires et les défilés du Parti qui devinrent les normes

31. Pour ces deux expressions, cf. H. Rauschnig, *Hitler m'a dit*, Paris, 1939.

32. S. Barnett (1888), cité par G.S. Jones, *Outcast London — A Study in the relationship between classes in Victorian Society*, Londres, 1971.

33. Goering, cité par Robert R. Taylor, *The Word in stone — The role of architecture in the National Socialist ideology*, Berkeley, 1974.

de la planification urbaine. Un âge du tract prit brutalement la place d'une époque de bibelots. Les années 80 avaient élargi la faille entre le décor et la vie quotidienne : la porte qui se ferme automatiquement avec un soupir amortissait la réalité³⁴. Mais la rue des villes de la Dépression — misère de ses coins déserts et séduction de ses enseignes lumineuses, des phares d'autos, du trafic, des rengaines, des fenêtres éclairées, du sourire des filles aux visages peints, des cinémas sur l'asphalte brillant et détrempé, bref misère et séduction de ce que Lotte Eisner a nommé le « social décoratif » — se substitua à l'individualisme décoratif des salons et des façades victorienne, refermant le hiatus entre la vie et le décor au profit du décor. Il y eut des foires dans les salons d'apparat. Comme chez James Ensor, la foule des messes barbares entremêlait la discipline des troupes militaires et la sauvagerie des bandes carnavalesques³⁵. Les mannequins étaient descendus des étalages, ça grouillait dans la rue, mais derrière les vitres, il n'y avait plus rien. Il n'était plus guère possible, ou nécessaire, de vraiment habiter. L'époque découvrait que les lois de la formation de l'espace s'applique aussi aux corps, et qu'on peut « géométriser les foules ». Les jouissances molles de la fête, le ballo in maschera s'effacèrent derrière les stades de parade et les terrains de meeting qui prenaient les individus comme éléments pour une architecture de rassemblements de masses. « Dix mille écoutent Hitler au Palais des Sports, dix mille écoutent Thaelmann au Palais des Sports, dix mille assistent à la course des Six Jours au Palais des Sports »³⁶. En se faisant pilier, tour, drapeau, palissade, un peuple monumental et « architecturé » devenait une « force visible » et la « base vivante de l'Etat »³⁷. C'était la discipline du camp substituée à l'ordre de la cité, l'état de siège devenu l'état normal de la société³⁸, la réalisation achevée de l'idéal haussmannien, des vues perspectives à travers de longues percées. Un urbanisme d'entassements saccadés, de misère contrainte dans de grands blocs de gestes similaires, eut pour tâche de remodeler le Lebensraum — les autoroutes réaliseraient « la volonté d'unifier la nation et l'espace vital »³⁹ —, et de rappeler à tous les citoyens l'autorité de l'Etat.

34. E. Bloch, *Héritage de ce temps*.

35. W. Benjamin, « Sur quelques thèmes baudelairiens », in *Poésie et Révolution*, Paris, 1971.

36. E. von Salomon, *La Ville*, tr. fr., 1933.

37. Speer, cité par Taylor, *op. cit.*

38. Custine, *Lettres de Russie* (1843).

39. Cf. R. Taylor, *op. cit.*

Aux villes promises à ces camps de granit, on assigna la mission de « servir le peuple et de l'éduquer ».

Il fallait des villes qui aient le sang des villes, un aspect province, un versant campagne. Des villes déclarant la guerre aux « tares » des métropoles poussées sous les vastes hangars, assembleuses de nations formées dans les queues qui s'étiraient devant les boutiques et les bureaux de placement, ces défilés de parade de la misère qu'une architecture mettra à la verticale dans de grands cubes. Berlin aurait dû prendre l'apparence d'une banlieue spacieuse, ou d'une cité-jardin : le sens de l'ordre, dans cette ville, aurait été communiqué par deux avenues monumentales courant du nord au sud et d'est en ouest, et par quatre boulevards circulaires⁴⁰. L'homme d'Etat-architecte voulait une ville-usine universelle, le monde comme ville industrielle. Une ville où toute la vie aurait un plan : les détails minuscules de la maison, les légumes du jardin, l'habillement de ses habitants, tout serait prescrit comme dans cet Empire du Rêve : « Patera nourrit une aversion extraordinairement profonde contre tout progressisme en général... L'Empire est séparé du monde environnant par un mur d'enceinte et protégé contre toute invasion par de solides ouvrages. Un portail unique permet l'entrée et la sortie et facilite le contrôle le plus rigoureux des personnes et des marchandises. Dans l'Empire du Rêve, lieu d'asile de tous ceux que ne satisfait pas la civilisation moderne, on pourvoit à tous les besoins corporels. Loin de la pensée du maître de ce pays d'avoir voulu créer une utopie, une sorte d'état de l'avenir. Soit dit accessoirement, le persistant besoin matériel y est exclu. Les buts principaux que visent cette communauté sont bien moins ceux de la conservation des valeurs réelles, de la population, de l'individu. Non, absolument pas !... En premier lieu, il faut remarquer que tout homme qui est accueilli chez nous, y est prédestiné par sa naissance ou par un sort ultérieur... L'état sanitaire chez nous est excellent... Perle est située sur le même parallèle que Munich, mais le climat y est d'une telle clémence que les plus grands nerveux s'en trouvent bien en peu de temps. Et cependant une grande partie des habitants du Rêve étaient autrefois les hôtes permanents des sanatoria et des maisons de santé »⁴¹. Des saletés d'usine qu'on a forcées à devenir des villes, des cités eugéniques seront bâties pour abriter des populations nombreuses et toujours au travail : Magadan, capitale de la Kolyma, construite par les déportés ; « Z » Dörfer

40. Taylor, *ibid.*

41. A. Kubin, *L'Autre côté* (1909).

de l'empire SS, camps de baraques élevé autour des entreprises pour loger des ouvriers expulsés de leurs logements par l'occupant⁴² ; la ville-usine maoïste, vrai Béthune pékinois, entourée de murs hérissés d'éclats de verre et de grilles qui ceignent totalement l'unité de travail et les immeubles d'habitation qui l'environnent⁴³.

Dans un récit intitulé *La Drogue*, Léon-Paul Fargue avait imaginé des faux vivants s'introduisant dans Paris, des voyageurs lointains radicalement incompatibles avec l'espèce humaine venant peupler — car ils sont extra-plats — les interstices de la ville. Bien sûr, les intrus pouvaient prendre le corps et les vêtements d'êtres humains, et tromper les flâneurs les plus perspicaces. Mais, sans état-civil, et sans domicile fixe (qui aurait risqué de dévoiler leurs filières), les étrangers ne pouvaient compter sur aucune complicité. Captifs de la grande ville, contraints par leur situation clandestine de ne jamais sortir des agglomérations denses, où ils pouvaient passer inaperçus, les visiteurs étaient en même temps, pour la ville, irrecevables. Ils lui étaient allergiques. Civilement inexistant, ils n'étaient ni véritablement substantiels, ni vraiment autochtones, bref ils n'étaient pas de vrais « résidents ». Ils démontraient de cette façon seule, pour tout observateur attentif, qu'ils différaient des êtres humains. En d'autres termes, ils se dénonçaient moins par un stigmate visible, que par leur néant administratif. Après quoi seulement pouvaient intervenir des indices empruntés aux sciences : les étrangers étaient combustibles ou bien corrosifs, transparents à la lumière noire ou sensibles aux ultra-sons⁴⁴. La ville investie par d'inquiétantes sociétés secrètes peuplant ses interstices (pourquoi pas les 365 appartements ?) est une image ancienne. Mais il nous est pourtant loisible d'y lire le dernier visage de l'ennemi. De moins en moins corporel, de moins en moins anatomique ou clinique si l'on veut, certes, sa conduite anormale, son corps malade, ses réflexes dangereux le signalent. Mais c'est d'être une inexistence administrative, une adversité démographique, un fantôme statistique, un rassemblement d'intrus hétéroclites, une population quasi inhumaine parce que, à un certain moment, se sera rompu sa filiation avec l'espèce, enfin un peuple mal défini de surnuméraires, qui surtout le dénoncent.

42. Robert L. Koehl, *German Resettlement and population policy (1939-45)*, Harvard, 1957.

43. Cl. et J. Broyelle, E. Tschirhart : *Deuxième retour de Chine*, Paris, 1977.

44. Cf. R. Caillois, *Petit guide du XV^e arrondissement à l'usage des fantômes*, Paris, 1977.

La guerre est dans les villes : état d'urgence sanitaire, chasse aux dégénérés, guerre aux intrus. Les prises du pouvoir s'exerceront dans des villes soulevées par des tremblements de terre. Désormais, il n'est plus de menace de crise, de crime sanglant, qui ne s'accompagnent de l'écroulement d'une maison évacuée.

Lion Murard — Patrick Zylberman.

Nous remercions pour leur aide et conseils Jean-Marie Doublet, Alain Faure, Bruno Fortier, Patrick Fridenson, Yves Lequin, Andrew Lincoln et, *last but not least*, Michelle Perrot.